

Un bien modeste « berger allemand »

Les huit années pontificales de Joseph Ratzinger

François Talcy*

» Tout au long de son pontificat, Benoît XVI, successeur du pape polonais Jean-Paul II, a cherché à ne pas apparaître comme un pape allemand, mais bien comme le fidèle serviteur de l'Église catholique et digne successeur de saint Pierre.

Contrairement à Jean-Paul II – premier pape non-italien depuis Adrien VI (1459-1523) – qui avait littéralement « polonisé » le Vatican, Benoît XVI a toujours fait peu de cas de ses origines allemandes. Seuls son secrétaire particulier, Georg Gänswein, et sa gouvernante (également traductrice), ainsi que son frère Georg, lui aussi prêtre catholique, sont de la même nationalité que lui dans son proche entourage. Georg Gänswein, nommé archevêque le 7 décembre 2012 et préfet de la maison pontificale, accompagne désormais le « pape émérite » dans sa retraite dans le monastère du Vatican.

L'on retiendra de ces sept années et dix mois passés au Vatican plusieurs grandes dates qui ont marqué le pontificat de Benoît XVI, à commencer par les Journées mondiales de la Jeunesse à Cologne, quatre mois seulement après son élection du 19 avril 2005. Pour la première fois depuis près d'un demi-millénaire, les fidèles allemands accueillent sur leurs terres un pape qui vient de chez eux, l'ancien archevêque et cardinal de Munich et préfet, depuis novembre 1981 jusqu'à son élection, de la Congrégation pour la doctrine de la foi, présenté par ses contradicteurs moins conservateurs que lui comme un *Panzerkardinal* ou, plus

Ein „bescheidener Arbeiter im Weinberg des Herrn“

Die *Bild-Schlagzeile* *Wir sind Papst*, brachte den nationalen Stolz der Deutschen nach der Wahl von Josef Kardinal Ratzinger zum 265. Oberhaupt der römisch-katholischen Kirche auf den Punkt (siehe Seite 70). Dabei hat Benedikt XVI. – im Gegensatz zu seinem polnischen Vorgänger Johannes-Paul II. und erstem Nichtitaliener auf dem Stuhl Petri seit Hadrian VI. (1459–1523) – wenig Aufhebens um seine Herkunft gemacht.

Der Autor nennt wichtige Ereignisse seines Pontifikats vom 19. April 2005 bis zum Amtsverzicht zum 28. Februar 2013: den 20. Weltjugendtag im August 2005 in Köln, die Verstimmung von Vertretern des Islam nach einer Rede in Regensburg („*Zeig mir doch, was Mohammed Neues gebracht hat ...*“)



sowie vor einer Reise nach „Konstantinopel“ (eine Anspielung auf die christlichen Wurzeln Istanbuls), die Aufhebung der Exkommunikation des Holocaust-Leugners Richard Williamson, der Besuch, als erster Papst überhaupt, in einer Synagoge, die erste Reise eines Papstes in die Heimat Martin Luthers nach der Reformation u. v. a. m.; schließlich fallen die großen Missbrauchsskandale und *Vatileaks* in die Zeit Benedikts XVI.

Die meisten Deutschen bewerten die Amtszeit „ihres“ Papstes positiv. Dass der – aufgrund seiner konservativen Haltung vor allem in Fragen der Sexualmoral nicht unumstrittene – Intellektuelle sein Amt im Alter von 86 Jahren aufgibt, ist für die *Süddeutsche Zeitung* „ein kleines Stück Moderne“ im Vatikan. Red.

* François Talcy est journaliste indépendant.

subtil, un « berger allemand », alors que ses biographes s'accordent à voir en lui un homme modeste, l'incarnation même de la tradition, un humble intellectuel conscient de ses limites physiques. L'année suivante, de nouveau en visite en Allemagne, mais cette fois en terre bavaroise, cet ancien professeur de théologie, qui a enseigné dans cinq universités allemandes, prononce un discours sur le thème de la foi et de la raison à l'université de Ratisbonne, discours dans lequel il rappelait une phrase de l'empereur byzantin Manuel II Paléologue (1350-1425) : « *Montre-moi ce que Mahomet a apporté de nouveau et tu ne trouveras que des choses mauvaises et inhumaines, comme son ordre de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait* ». Citation interprétée comme une critique directe du jihad et qui provoquera la colère des musulmans du monde entier. Des chrétiens seront assassinés en Somalie et en Irak. Autre bévue : il évoque devant des journalistes son prochain voyage « à Constantinople », mettant ainsi en exergue les racines chrétiennes d'Istanbul. Le voyage en Turquie a tout de même lieu, avec un moment de grande intensité le 30 novembre 2006 dans la mosquée Bleue de l'ancienne Constantinople au côté du grand mufti, Mustafa Cagrici, deux mois après une audience à Castel Gandolfo entre le pape et les représentants des communautés musulmanes en Italie et des ambassadeurs de pays arabes.

Contestation également en 2009 après les efforts du souverain pontife de renouer avec les évêques intégristes de la Fraternité sacerdotale saint Pie X en levant l'excommunication du Britannique négationniste Richard Williamson (qui accusait également les autorités américaines d'avoir organisé les attentats du 11 septembre 2001) et de trois autres évêques qui continuent à contester l'existence de l'holocauste. Fait inhabituel en Allemagne : la chancelière Angela Merkel, protestante, se mêle ouvertement aux voix critiques dénonçant l'imprudence papale. Benoît XVI a beau préciser que la levée de l'excommunication ne « *signifie pas un retour à la pleine communion intégriste* », chrétiens et juifs s'unissent dans leur colère contre cette décision, qui froisse d'autant plus qu'elle a été prise par un pape allemand, dont on pouvait supposer qu'il soit plus attentif aux ques-

tions liées à l'Histoire, notamment celle de la Seconde Guerre mondiale et des camps de la mort.

En 2009, le pape, en visite en Afrique, condamne l'utilisation du préservatif, qu'il estime « *contre-productif pour la lutte contre le sida* ». Nouvelle levée de boucliers, notamment dans les milieux médicaux, surtout après l'annonce de l'excommunication d'un père de famille au Brésil, accusé d'avoir fait avorter sa fille de 9 ans violée par un membre de sa famille. De même, toutes les questions de société posées tout au long du pontificat n'auront pour réponses que le refus du pape allemand, que ce soit la procréation assistée, le Pacs, la recherche sur les cellules embryonnaires ou l'euthanasie assistée.

En 2010, c'est l'Eglise en Allemagne qui est frappée de scandale après les révélations sur les abus sexuels pratiqués dans un collège catholique de Berlin dans le passé, des affaires de pédophilie révélées au grand jour. Le pape demande que toute la lumière soit faite sur tous les autres cas décelés dans le monde entier. Mais les informations ébranlent les milieux ecclésiastiques qui doivent faire face à d'incessantes nouvelles révélations, y compris dans la Bavière natale de Joseph Ratzinger et tout spécialement au sein de la chorale dirigée par son frère Georg dans son diocèse. Pourtant c'est bien le cardinal Ratzinger qui avait essayé, mais en vain, d'ouvrir en sa qualité de préfet de la Congrégation de la foi, une enquête contre deux cardinaux nommés par Jean-Paul II, l'Autrichien Hans-Hermann Groër (nommé en 1986 archevêque de Vienne, puis cardinal en 1996, décédé en 2003) et le Polonais Juliusz Paetz, (nommé archevêque de Poznan – Posen en allemand – en 1996, suspendu en 2002). C'est lui aussi qui, devenu pape, cherchera le dialogue avec les victimes de prêtres pédophiles, non seulement lors de ses déplacements aux Etats-Unis et en Australie, mais aussi au Vatican, où il reconnaît la responsabilité des évêques, sans pour autant leur demander de dénoncer les prêtres pédophiles à la justice civile.

Pour la première fois depuis la Réforme, un pape se rend en 2011 dans la patrie de Martin Luther, à Erfurt, où Benoît XVI rend un vibrant hommage au réformateur protestant. Et l'année suivante, la presse italienne reçoit des documents

confidentiels (des correspondances secrètes en provenance du Vatican) envoyés par le propre majordome du pape, Paolo Gabriele, qui sera condamné à 18 mois de prison en mai 2012, avant d'être gracié le 22 décembre suivant par le souverain pontife. Des menaces de mort, affirme la presse qui évoque aussi de vagues complots, auraient également été adressées au pape – si d'aucuns y voient la raison principale de sa renonciation, annoncée en latin le 11 février 2013 pour le 28, beaucoup d'autres restent prudents face à de telles spéculations, dignes des meilleurs romans d'es-

pionnage. Même si l'isolement du Saint-Père au sein de la curie romaine ne faisait plus aucun doute depuis de nombreux mois.

Une renonciation surprise

Pour certains, cette annonce n'était pas véritablement une surprise, même si personne (à part son secrétaire particulier et le président italien et quelques rares intimes) n'avait été mis dans la confiance des intentions papales. Quelques jours après son élection, le pape avait révélé que durant le con-

Günter et Joseph

Dans son livre paru en 2006, *Beim Häuten der Zwiebel*, (titre en français : *Pelures d'oignon*), Günter Grass a fait une allusion qui est largement passée inaperçue, car la plupart des critiques littéraires se sont attardés sur les deux ou trois seules pages qui ont alimenté la polémique sur le passé de l'auteur, à savoir son appartenance aux *Waffen SS*. Mais il y a un passage plus énigmatique, dans lequel le Prix Nobel de lit-

térature se complait à raconter les heures passées dans un camp de prisonniers en Bavière, mâchouillant du cumin sous la pluie avec son copain Joseph, un jeune Bavarois originaire de Altötting, étudiant en philosophie à Freising, capable de rêver en latin. C'est avec ce Joseph, sans cesse cité dans le livre, qu'il joue aux dés pour deviner son avenir : celui qui gagne sera évêque, l'autre sera artiste. Günter Grass imagine avec force que Joseph est aujourd'hui pape, mais même sa sœur a du mal à le croire et lui reproche d'inventer ce genre de contes, comme il l'a déjà fait à maintes reprises dans ses romans. L'auteur n'en démord pas : et si les dés en avaient décidé autrement...

Günter Grass au Vatican, Joseph Ratzinger Prix Nobel de littérature... ? Le lecteur reste sur sa faim. Faut-il croire à cette rencontre? Ou bien

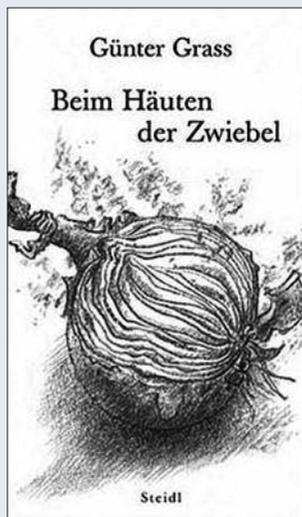
s'agit-il d'une nouvelle métaphore pour méditer avec lui sur la foi et la Providence? Chaque description, chaque sentiment a sa place dans cet espace de vie qu'il essaie de passer en revue, sans craindre d'user, voire d'abuser des métaphores.

Né dans une famille catholique hostile au nazisme, Joseph Ratzinger avait été enrôlé à 14 ans dans les Jeunesses hitlériennes (mouvement obligatoire depuis 1936), puis incorporé, deux ans plus tard, dans la défense antiaérienne de l'armée

allemande, avant d'être affecté en décembre 1944 dans une unité de la *Wehrmacht* à la frontière austro-hongroise pour y creuser des fossés antichars, avant de désertir quelques jours avant la capitulation nazie. De retour dans la ferme familiale, réquisitionnée par les troupes américaines, il a été arrêté et interné pendant six semaines dans un camp de prisonniers de guerre. Il sera ordonné prêtre en 1951 à Freising, en même temps que son frère aîné Georg. Le jeune abbé sera le conseiller théologique du cardinal Joseph Frings (1887-1978),

archevêque de Cologne, pendant le Concile Vatican II. Il fera partie des réformateurs, avec le conseiller du cardinal Wyszyński (1901-1981), un certain Karol Wojtyła (1920-2005), alors évêque de Cracovie, futur pape Jean-Paul II à partir de 1978.

G. F.



clave, il avait « demandé à Dieu de m'éviter la guilotine de mon élection, mais il ne m'a pas écouté ». Dès 1977, alors qu'il enseignait à Ratisbonne, c'est sans enthousiasme qu'il avait accepté le diocèse de Munich que lui proposait Paul VI. Dès son accession au trône de saint Pierre, le pape allemand ne cache pas son émotion et sa crainte. Il demande que l'on prie pour lui, « pour que je ne fuie pas, par peur, devant les loups ».

Dans un livre d'entretiens, *Lumières du monde*, Benoît XVI avait déclaré en 2010 qu'un pape « a le droit et, selon les circonstances, le devoir, de se retirer », s'il sent « ses forces physiques, psychologiques et spirituelles » lui échapper. Le frère aîné du pape, Georg Ratzinger, a certes révélé avoir évoqué le sujet en décembre 2012, mais sans plus. Bien avant son élection, Joseph Ratzinger avait été victime d'une hémorragie cérébrale dans les années 80. Après coup, les observateurs se souviennent que Benoît XVI avait prié en avril 2009 devant les reliques du pape Célestin V (1209-1296) déposées dans une châsse en verre. Ce pape, le 192^e de l'Eglise catholique, avait démissionné en 1294 de ses fonctions à l'âge de 85 ans, à peine quatre mois seulement après son élection. Après lui, jamais un souverain pontife n'avait abandonné de son plein gré la haute charge pontificale.

Lors de la seconde visite du pape à son lointain prédécesseur, la rumeur avait circulé que Benoît XVI éprouvait une certaine sympathie pour la démission de Célestin. Et à plusieurs reprises, le chef de l'Eglise catholique n'avait manqué l'occasion de souligner qu'il était au terme de son mandat – physiquement, peut-être, ce qui pour un homme de presque 86 ans (il est né le 26 avril 1927 à Marktl) ne serait pas surprenant et trouverait la compréhension de son entourage. Mais intellectuellement, sûrement pas, car le pape a toujours tenu à participer aux débats de son temps et à mettre en valeur la puissance de sa foi, formulée dans un langage toujours paisible et sans excès – un maître en théologie, un pédagogue, qui, écrit son biographe Peter Seewald, « protège la foi du peuple contre la religion des professeurs qui est aussi froide que de la vieille cendre » et est persuadé, à l'encontre de toute idéologie et de toute polémique, qu'« il y a autant de chemins qui mènent à Dieu que d'êtres humains ». Autre citation à méditer de Peter

Seewald qui connaît bien Benoît XVI : « Il est le petit pape qui a écrit de grandes œuvres au crayon de papier ». Le plus grand théologien allemand de tous les temps ? Un penseur en tout cas, vivant dans la modestie et l'humilité, participant personnellement aux échanges de vues dans un esprit de collégialité avec les représentants des autres religions. Il aura été le premier pape à visiter une synagogue allemande ; par ailleurs, il s'est rendu dès 2006 dans l'ancien camp de concentration d'Auschwitz, où tant de juifs ont été victimes de la barbarie allemande ; il est allé prier devant le Mur des Lamentations à Jérusalem en 2009 ; il a rencontré à Cuba Fidel Castro, qui avait été dans sa jeunesse un élève des jésuites. Mais il aura été aussi celui qui a incarné la faiblesse de l'Eglise du 21^e siècle, évitant d'aborder des questions fondamentales comme le célibat des prêtres ou le rôle de la femme dans l'Eglise. Un pasteur qui en vérité ne voulait pas être pape et qui s'était présenté lui-même aux fidèles, le jour de son élection en 2005, comme « un simple et humble travailleur des vignes du Seigneur ». Au cours de sa messe inaugurale, le 24 avril 2005, Benoît XVI avait annoncé sans détours en sa qualité de vicaire du Christ : « Mon véritable programme de gouvernement est de ne pas faire ma volonté, de ne pas poursuivre mes idées, mais, avec toute l'Eglise, de me mettre à l'écoute de la parole et de la volonté du Seigneur, et de me laisser guider par lui, de manière que ce soit lui-même qui guide l'Eglise ».

Ora et labora

Petit à petit, les langues se délient au Vatican et l'on apprend que le pape souffre d'hypertension et d'arythmie cardiaque (un stimulateur cardiaque lui a été implanté récemment) et qu'il avait fallu remplacer les piles à la fin de l'année 2012. Néanmoins, sa renonciation (son abdication, diront certains) jette un trouble sur les vrais motifs de ce geste historique. Le pape allemand, gestionnaire d'un bon milliard de croyants et qui voulait réformer la curie romaine ou encore la banque vaticane, aurait finalement baissé les bras, usé par tant de résistances et conscient de son impuissance face à la déchristianisation de l'Europe. Son message de départ est limpide. Devant les cardinaux

réunis en consistoire le 11 février 2013, Journée mondiale des malades, le vicaire du Christ déclare en latin : « *Dans le monde d'aujourd'hui, sujet à de rapides mutations et agité de questions de grande pertinence pour la vie de la foi, il faut une grande vigueur, aussi bien du corps que de l'âme, pour gouverner la barque de Pierre et annoncer l'Évangile* ». « *Ora et labora* » – telle sera désormais la devise de l'ancien pape, « prie et travaille », une règle écrite par un moine réfugié au mont Cassin au début du 6^e siècle pour échapper à la jalousie du clergé local : ce moine de Nursie (dans la région italienne de l'Ombrie) s'appelait Benoît. Sa devise allait devenir celle des Bénédictins trois siècles plus tard. Et celle du pape émérite Benoît XVI ?

A un peu plus de deux heures de sa retraite, le 28 février, le pape fait une dernière déclaration sur le balcon de la résidence d'été à Castel Gandolfo : « *Je ne suis plus pontife suprême de l'Église catholique. Je le suis encore jusqu'à huit heures ce soir, mais après, je ne le suis plus. Je suis simplement un pèlerin qui commence la dernière étape de son pèlerinage sur cette terre. Je voudrais encore, avec mon cœur, mon amour et ma prière, avec ma réflexion, avec toutes mes forces intérieures, travailler pour le bien commun de l'Église et de l'humanité* ».

Réactions en Allemagne

En Allemagne, les catholiques ont suivi de près le départ de « leur » pape en organisant des offices religieux en présence de personnalités religieuses et politiques, notamment Angela Merkel et le président du *Bundestag*, Norbert Lammert, dans la cathédrale de Berlin. Un an et demi plus tôt, en visite à Berlin, il avait prononcé un important discours devant les députés du *Bundestag*, dessinant une « *écologie de l'homme* » pour faire face à la possibilité technique de détruire le monde. Son discours sera un vibrant appel au respect de la nature.

Le président allemand, Joachim Gauck (qui s'était rendu au Vatican en décembre 2012), a fait part de son profond respect pour la décision historique prise par le souverain pontife, dont il salue « *le langage simple et humain* » de ce théologien et philosophe, « *engagé infatigablement dans un dialogue critique et constructif* » entre la raison et la

foi. Combat relevé également par le président de la Conférence épiscopale allemande. Robert Zollitsch, le 28 février 2013, pour lequel Benoît XVI a été « *un roc dans le déferlement d'un monde qui change à grande vitesse* ».

Un premier sondage, effectué par l'Institut de démoscopie *Emnid* à l'annonce de la renonciation, indique que 52 % des Allemands interrogés jugent « plutôt bon » le bilan du pape Benoît XVI, alors que 23 % pensent au contraire que ce bilan est plutôt mauvais. Plus de trois quarts de personnes interrogées déclarent attendre des réformes de fond de l'Église, tout spécialement sur la morale sexuelle, le rôle de la femme dans la société, mais aussi sur le travail de réflexion mené après les scandales de pédophilie.

Quelques réactions critiques n'ont pas manqué de susciter un début de polémique : le cardinal Joachim Meisner, archevêque de Cologne, s'est dit « *véritablement choqué* » par l'annonce du pape, qu'il avait interprétée tout d'abord comme « *une blague de Carnaval* ». Il a précisé qu'à son avis la fonction papale est « *une sorte de paternité. Or lorsqu'on est père, on le reste toute sa vie* ». Stanislaw Dziwisz, qui a été secrétaire personnel de Jean-Paul II, a été plus direct en rappelant la longue agonie du prédécesseur de Benoît XVI en 2005 : « *Wojtyła est resté, il avait compris que l'on ne descend pas de la croix* » – propos repris largement par la presse allemande, qui a salué le courage du « *pape allemand* ». La *taz*, journal de gauche, a préféré, à son habitude, une phrase choc pour justifier son refus de rendre un quelconque hommage à celui qui a fait de l'Église « *une forteresse contre la modernité* », traduisant ce refus en couverture par deux mules rouges vides sous le titre *Dieu merci*. En 2005, le quotidien avait annoncé l'élection du pape par cette exclamation : *Oh, mon Dieu. Bild*, le quotidien à grand tirage, s'était rendu célèbre en 2005 par le titre *Nous sommes pape*, symbole de la fierté du peuple allemand pour l'ancien archevêque de Munich. En Bavière, la *Süddeutsche Zeitung* salue la démission avec respect : « *Par ce retrait, Benoît se comporte lui-même en avant-gardiste. Un vieil homme a le droit de quitter son poste, et ce, même s'il est pape* ». Pour le journal bavarois, « *un petit bout de modernité a franchi l'enceinte du Vatican* ».